LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :
Un an, $3.00 - - - - - Six mois, $1.50
Quatre mois, $1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ème ANNÉE, No 275. — SAMEDI, 10 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

BEAUX-ARTS : L'ANGELUS. — TABLEAU DE MILLET

LA PRINCESSE LOUISE DE GALLES

ALEXANDRE-WILLIAM DUFF, COMTE DE FIFE

UN MARIAGE ROYAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 AOUT 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Feu Adolphe Grenier (avec portrait).—Biographie et portrait de Napoléon Legendre, par Charles Ameau.—Le capitaine de l'*Arbatros*, par Saint-Juir.—Revue générale, par G. A Dumont.—Poésies : Chant de guerre Iroquois, par R Chevrier.—La berceuse, par Napoléon Legendre.—Nos gravures.—Bibliographie.—Nos primes Liste des numéros gagnants.—L'alphabet français.—Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Portraits de M. Napoléon Legendre et de feu Adolphe Grenier.—Beaux-Arts : L'Angelus.—Portraits de la princesse Louise de Galles et du comte de Fife.—Quelques-uns des principaux personnages de la Révolution de 1793 (onze portraits).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	*$50*
2me "	*25*
3me "	*15*
4me "	*10*
5me "	*5*
6me "	*4*
7me "	*3*
8me "	*2*
86 Primes, à $1	*86*
94 Primes	*$200*

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un grand roman, intitulé :

Les Mysteres de Panama

C'est une œuvre toute d'actualité, un drame poignant que nous recommandons sous tous rapports à nos lecteurs.

A NOS LECTEURS

Vous avez pu reconnaître que les essais que nous avons faits de notre nouveau système de photogravures ont parfaitement réussi, après les quelques tâtonnements inévitables en pareils cas, et que le succès a récompensé nos efforts.

Nous venons vous prier de devenir en quelque sorte collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, en nous envoyant les photographies de vues ou les portraits de personnes notables de la localité que vous habitez.

En ce faisant, vous contribuerez à faire mieux connaître notre pays, et vous serez certainement heureux de voir reproduits, dans un journal dont la circulation augmente tous les jours, les sites qui vous sont chers et les portraits de personnes qui ont rendu des services à notre cher Canada.

Veuillez adresser ces photographies à l'adresse suivante, avec le nom du photographe :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 2034, Bureau de Poste,
Montréal.

Celui qui fait pousser deux brins d'herbe là où il n'en poussait qu'un, fait plus pour son semblable que le grand guerrier qui a gagné vingt batailles.
—LAMARTINE.

ENTRE NOUS

Il y a quelques jours, on m'a raconté que quelques jeunes gens—de Montréal ou de Québec, peu importe—faisant un voyage de plaisir sur un bateau, se sont rendus, dès le départ, dans une cabine pour y fumer et qu'ils se sont endormis au bout d'une demi-heure environ pour ne se réveiller qu'au moment où l'on touchait terre, au retour.

Leur sommeil avait duré près de dix heures.

Ces jeunes gens ne fumaient pas du tabac, mais de l'opium, et voilà comment j'ai appris qu'un mal terrible menaçait de se répandre dans notre pays.

Mes amis, qui avez goûté à ce produit qui abrutit tant de millions de malheureux, prenez garde ! c'est une fâcheuse expérience que vous venez de faire, et, pendant qu'il en est temps encore, je vous en conjure, n'en faites pas une habitude, jetez bien vite ces cigares empoisonnés dont la fumée vous procure certaines jouissances passagères, des rêves étranges, des visions fantasmagoriques que vous paierez plus tard bien cher, car c'est votre intelligence, c'est votre esprit, c'est votre cœur que vous sacrifiez ainsi.

Il paraît que ce sont des Chinois, de ces blanchisseurs établis chez nous depuis quelques années, qui vendent ainsi des cigares chargés d'opium, et ces malheureux, non contents d'abîmer notre linge, en sont arrivés à vouloir nous épuiser moralement et physiquement.

C'est un fait assez important pour qu'il mérite d'attirer l'attention des autorités.

*** Pour mieux vous faire comprendre la gravité du mal qui nous menace, je vais vous dire ce que sont et ce que deviennent les fumeurs d'opium.

On les reconnaît à la pâleur maladive de leur figure, à leurs yeux caves entourés d'un cercle bleuâtre, à la dilatation de leur pupille, à l'hébétude de leur regard. " Ce regard, dit M. Liberman, a une expression particulière d'idiotie, quelque chose de vague et de gai à la fois, tout à fait indéfinissable". Le fumeur est silencieux ; sa parole trahit un certain effort ; il ne devient loquace que sous l'influence de sa pipe, qui l'anime d'une manière passagère et factice. Tout son corps est maigre et grêle, sans vigueur, sans mobilité ; ses mouvements sont incertains ; il marche en chancelant et la tête baissée ; il marche vers la mort.

La période d'initiation dure ordinairement de deux à quatre semaines ; elle exige parfois plusieurs mois. Certaines constitutions ne se font jamais à l'opium, et quelques personnes sont forcées de renoncer à une tentative impossible. C'est ce que je souhaite aux jeunes gens qui ont essayé de se rendre semblables aux Chinois, mais je dois ajouter que l'on est arrivé à déguiser le goût de l'opium de manière à éviter les désagréments d'initiation que l'on éprouvait autrefois.

La plupart des Chinois, dit Louis Figuier, parviennent à surmonter le malaise des débuts, et ils prennent bientôt l'habitude de ce narcotisme. Après cinq ou six pipes, le fumeur éprouve un sentiment de chaleur et d'excitation nerveuse ; ses pupilles se contractent par suite de la congestion cérébrale ; le pouls devient plus vif, et bat 90 à 100 pulsations.

Quand l'habitude de fumer est devenue chronique, l'intelligence s'abrutit, l'esprit vieillit jusqu'à la décripitude, la mémoire ne retrouve que les premières impressions de l'enfance. Les sentiments d'affection disparaissent ou se changent en sentiments opposés. La peau est insensible aux blessures, brûlures, etc. Enfin, la marche devient lente, le pied du malade bronche, ses membres tremblottent, il bégaye. Puis viennent d'atroces hallucinations que rien ne peut chasser : il voit des crapauds, des dragons, etc. C'est le *delirium tremens* narcotique. Le tout se termine par la folie ou la paralysie générale.

Le fumeur d'opium finit très souvent par le suicide, conséquence assez naturelle de la misère et de la démoralisation dans laquelle il se voit entraîné sans retour ; s'inspirant du dégoût à lui-même, il ne trouve de refuge à ses maux que dans la mort.

Il est en Chine un assez curieux Album qui représente la *Vie du fumeur d'opium*, dit Louis Figuier, à qui j'emprunte ces détails ; sur la première planche, on voit un fumeur couché sur un riche canapé et entouré de tout le luxe qui caractérise l'existence la plus élégante. Peu à peu, dans les planches suivantes, on le voit descendre, par suite de sa paresse et de ses débauches, dans une profonde misère. Il finit par mourir sur une natte après avoir ruiné sa femme et ses enfants.

Cet album est très répandu en Chine, mais l'opium n'en continue pas moins à faire ses ravages.

*** Certes, nous n'en sommes pas là, je le vois bien, mais enfin il faut bien reconnaître qu'il y a chez nous, comme ailleurs, une certaine tendance au vice qui se traduit par des faits.

Il n'y a pas huit jours qu'une bande de petits voleurs, parfaitement organisée, était empoignée par la police de Montréal, et grand fut l'étonnement du juge en entendant un garçonnet de douze ans, qu'il interrogeait, lui répondre cyniquement : " Je suis le capitaine de la bande et j'espère bien me faire une réputation plus tard."

Le pauvre petit misérable n'a pas besoin d'attendre tant que cela. Lui et sa bande commettaient depuis plusieurs mois des vols avec effraction, et leurs exploits étaient plus grands que leur taille.

On les a tous envoyés passer quelques années à l'Ecole de Réforme, mais en sortiront-ils meilleurs, c'est un point d'interrogation.

Que faisaient ces enfants du crime du produit de leurs vols ? Ils buvaient, s'enivraient, fumaient.... de l'opium, peut-être, car, je le répète, il paraît que ce commerce de cigares empoisonnés prend une extension alarmante.

*** Un autre mal qui menaçait aussi de se développer, c'est le mouvement gallophode, la guerre sainte prêchée dans tout le Canada par quelques douzaines d'hallucinés qui s'étaient mis dans la tête—Dieu sait comment cette idée a pu entrer dans leur boîte crânienne—que nous voulions détrôner la reine Victaria.

Et tout cela parce que nous avons décidé de régler une vieille dette, l'affaire des Jésuites.

Enfin, tout est terminé et, franchement, je n'ai jamais vu mines plus piteuses que celles des délégués qui sont venus, vendredi dernier, demander au gouverneur-général la permission de discuter cette question devant la Cour Suprême.

Ces bonnes gens ont été bien reçues, mais aussi bien déçues.

Après leur avoir fait comprendre combien leur démarche avait peu de raison d'être, lord Stanley a terminé ainsi son discours :

Les remarques que j'ai faites sont dépouillées de toute nuance politique et je crois avoir refuté assez complètement les arguements que l'on a voulu faire prévaloir, pour écarter toutes les inquiétudes.

Je termine en faisant un appel des plus pressants— un appel que vous avez déjà deviné et auquel, j'en suis sûr, vous êtes prêts à répondre, c'est que dans l'intérêt de la Puissance, il vaut mieux passer l'éponge sur la question agitée.

Dans le cours des dernières années, nous avons espéré que les animosités qui avaient malheureusement prévalu autrefois disparaitraient, et que la Puissance du Canada comme toute contrée unie, s'engagerait sur le chemin de la prospérité et de la paix.

Je demande donc à tous ceux qui se proclament les meilleurs amis de la Puissance de faire preuve de tolérance envers les autres, d'imiter dans leur conduite nos voisins qui, quoique composés d'éléments hétérogènes, vivent en harmonie et demandent que l'on vive et que l'on permette aux autres de vivre dans cet état de paix envié par chacun de nous, ne perdant jamais de vue que nous sommes tous également intéressés à promouvoir la prospérité et le bien-être du Canada et que nous avons le devoir de demeurer loyaux et dévoués à notre Souveraine.

Il est difficile de dire plus poliment à des importuns qu'ils feraient mieux de s'occuper de leurs affaires et quand on a vu pareille agitation en Canada, on pense à la réflexion de Victor Hugo :

" Rien de plus singulier que cette petite chinoiserie dans cette grande nature ".

Léon Ledieu

POÉSIE

CHANT DE GUERRE IROQUOIS

(A L'OCCASION DU 200me ANNIVERSAIRE DU MASSACRE DE LACHINE

Ohé ! fils des forêts, braves comme naguère
Déterrons aujourd'hui la hache de la guerre
Pour parer de nouveaux dangers.
Ohé ! Tous debout ! courage !
Armons nous de notre rage
Il faut chasser ces étrangers !

Leurs fusils meurtriers crachant des jets de flammes
Ont pu jeter la peur un instant dans nos âmes
Ohé ! Loin de nos esprits
Ces craintes imaginaires
Et courons de leurs tonnerres
Braver les clameurs et les bruits !

Venus de bords lointains sur d'immenses coquilles
Ils ont osé troubler nos bourgades tranquilles,
Ohé ! Mort à ce peuple blanc ;
Du dernier homme au teint pâle
Entendons le dernier râle
Sous notre tomahawk sanglant !

Ils nous ont enlevé nos vallons et nos plaines
La paix de nos hameaux et l'ombre de nos chênes
Assez souffrir sans murmurer !
Ohé ! Couvrons de ruines
Leur sol et dans leurs poitrines
Cherchons leurs cœurs à dévorer !

De nos bois, de nos champs ils ont fait la conquête
Et notre race, hélas ! bientôt courbant la tête
Gémira dans un noir cachot :
Ohé ! Brûlons leurs cabanes,
Ohé ! Buvons dans leurs crânes
A longs traits leur sang encor chaud.

Ohé ! Le manitou protégera nos armes
Il ira cette nuit endormir leurs alarmes.
Ohé ! Qu'ils meurent égorgés !
Et portant à nos ceintures
Dépouilles et chevelures
Nous reviendrons fiers et vengés !

P. Blevier

Ottawa, 5 août 1889.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Ainsi que nous l'avons vu, chaque peuple a tenu à paraître avec honneur sur le vaste champ de l'Exposition. Nous ne sommes pas encore entrés dans les grands palais proprement dits, nous n'avons encore fait que visiter les constructions secondaires, et déjà, une partie de l'univers a passé sous nos yeux ! Déjà nous avons contemplé les collections les plus étonnantes de tout ce que produit l'Amérique du sud, sous les climats les plus variés, depuis le Mexique jusqu'à la terre de feu. Nos yeux ont été éblouis à l'aspect des richesses inépuisables de ces pays, à la vue de cet amoncellement de minérais précieux chargés d'or et d'argent, de bois aux teintes superbes, de tissus inconnus encore, de produits de la terre d'une grosseur et d'un poids fantastique. Grâce à des plans en relief, à des vues photographiques ou des tableaux, nous avons voyagé sur des fleuves immenses, sous des forêts vierges et dans la Pampa brûlante et sans fin. Pour nous faire connaître les mœurs des indigènes, on nous montre leurs types, leurs costumes, leurs habitations et mille objets encore employés par eux ; on nous montre aussi des civilisations qui ont entièrement disparu ; et, à côté des anciennes races, afin que nous soyons frappés des progrès qui ont été faits par les civilisateurs actuels, on place sous nos yeux des renseignements, des livres et des statistiques surprenantes.

Si vous le voulez bien, maintenant, nous allons traverser encore les jardins qui s'étendent et fleurissent sous la tour Eiffel, et nous allons continuer notre visite parmi les constructions séparées qui sont élevées sur ce côté comme sur celui que nous venons de quitter.

Le contraste est frappant : nous avons vu l'essor de la civilisation naissante, nous allons maintenant contempler les fruits magnifiques qu'elle offre aux peuples qui la possède dans toute la puissance féconde de sa maturité.

En effet, de ce côté de la Tour sont construits les pavillons de plusieurs grandes maisons industrielles et commerciales, qui se sont fait une exposition spéciale. A tout seigneur tout honneur ! nous allons commencer d'abord par rendre visite au pavillon de la maison Eiffel.

Le grand ingénieur qui vient de couronner sa renommée par la construction de sa tour géante, non content de cette exposition colossale, a voulu encore montrer aux nations les services énormes qu'à rendus de nos jours au monde l'art audacieux du génie civil. A cet effet, il a exposé dans ce pavillon les modèles en fer de tous les grands travaux qu'il a entrepris et menés à bonne fin sur tous les points du globe.

Sa spécialité est la construction des ponts ; et quels ponts !.... ce sont les plus hardis qu'il y ait dans le monde, et il semble que les difficultés les plus insurmontables aient attiré cet homme extraordinaire au lieu de le faire reculer. C'est ainsi qu'on peut voir exposés dans ce pavillon les modèles du pont de Tardes, qui franchit un gouffre dans les montagnes à 328 pieds au dessus du sol, sur des piles écartées de 340 pieds. Les grands ponts en arc de M. Eiffel sont de véritables chef-d'œuvre, ils semblent destinés, par leur courbe aérienne et gracieuse, à embellir le paysage où la main de l'ingénieur les a lancés.

A Porto, en Espagne, on en voit un de 531 pieds d'ouverture, portant le chemin de fer à 200 pieds au-dessus de l'eau ! Enfin, le modèle exposé sous le pavillon où nous sommes et devant lequel s'arrêtent en foule les curieux et les savants, est surtout celui qui représente le pont du Garabit. C'est le plus audacieux et le plus remarquable au point de vue du calcul mathématique qu'il y ait dans le monde !

Le pont franchit entre deux montagnes et sur une seule arche en fer, l'espace effrayant de *cinq cent cinquante pieds* de largeur sur plus de *quatre cents pieds* de hauteur au dessus d'un torrent qui roule et gronde au fond du ravin ! C'est-à-dire que l'église Notre-Dame de Montréal, la banque, l'Hôtel de-Ville et sa coupole entassés les uns sur les autres, atteindraient à peine la clef de voûte de cette arche majestueuse !

Vous comprendrez que, pour élever un arc semblable à une telle hauteur, il ne fallait pas songer à faire d'échafaudages allant du sol jusque là. Aussi, chose incroyable ! M. Eiffel fit commencer le pont des deux côtés à la fois, avançant ainsi tout doucement au dessus du vide effroyable et béant. Vingt-huit câbles d'acier soutenaient les deux tronçons de l'arche à mesure que les hardis ouvriers ajoutaient bout à bout les énormes pièces de fer qui composaient cette charpente gigantesque dont le poids atteint *trois millions de livres !* Enfin, la dernière pièce fut posée en *quatre heures de temps* seulement ; on décrocha les câbles, et l'on acheva la construction du pont sur le dos de l'arcade terminée.

P. Chonnier

FEU ADOLPHE GRENIER

C'est avec un profond regret que les citoyens de Montréal ont appris le malheur qui vient de frapper la famille de notre honorable maire. Adolphe Grenier est décédé mardi de la semaine dernière, à sa résidence d'été, Iberville, à l'âge de trente-quatre ans.

Depuis longtemps déja, il était atteint d'une cruelle maladie dont il endurait les souffrances avec courage et résignation. Cependant, sa famille et ses nombreux amis espéraient pouvoir le conserver longtemps encore au milieu d'eux, quand subitement est venu le dénouement fatal.

Adolphe Grenier était né en 1855, à Montréal, où il résida continuellement et où il s'était créé un nombreux cercle d'amis. Après avoir reçu une excellente éducation commerciale, il entra dans la maison que son père avait établie depuis longtemps déjà et là, ses aptitudes commerciales, sa droiture dans les affaires, l'aménité et la délicatesse qu'il apportait dans ses relations avec les clients, le firent de suite remarquer et lui valurent d'être mis au rang des associés de la maison.

Mais il fallait, comme nous, le connaître dans son intimité pour comprendre combien il y avait de charme dans les rapports avec lui et quel cœur battait dans cette vaillante poitrine.

Affable avec ses inférieurs, aimable avec ses égaux, respectueux envers ses supérieurs, poli avec tous, il avait pour chacun une bonne pensée, une parole d'encouragement, un cœur toujours prêt à s'enflammer quand il s'agissait d'une bonne œuvre ou d'un service que l'amitié réclamait.

ADOLPHE GRENIER
Photographie Archambault—Gravure par Armstrong

Catholique fervent, il aimait à remplir fidèlement tous ses devoirs sans faiblesse et sans respect humain, mais confiant pleinement en la Divine miséricorde.

Modeste autant qu'on peut l'être, il se contentait de remplir sa tâche quotidienne, sans autre ambition que celle d'être utile à ses amis, charitable et dévoué à tous. Et il allait son chemin, la main dans la main de la courageuse compagne qu'il s'était choisie, confiant dans un avenir tranquille, quand la maladie impitoyable est venue s'abattre sur cette vaillante nature.

Il est des douleurs qui ne peuvent s'exprimer : il faut les endurer pour les comprendre. Les amis d'Adolphe Grenier sentent la perte qu'ils viennent de faire et s'associent de tout cœur à l'affliction profonde qui frappe son père, sa tendre mère, son épouse affectueuse.

Puissent les nombreux témoignages de sympathie qui arrivent à sa famille éplorée lui être une douce consolation dans ces tristes circonstances et une nouvelle preuve de la reconnaissance que les citoyens de Montréal portent à leur premier magistrat.

UN AMI.

Le but.—Une goutte de pluie se suspend, tremblante, à l'angle de l'une des pierres de ma fenêtre. Le soleil levant l'inonde de rayons, et elle brille de tous les feux d'une pierre rare. Mon œil, fasciné, s'y attache et ne voit que cette brillante goutte d'eau qui scintille et rayonne ; tandis qu'autour d'elle, la pierre noire semble encore plus sombre et plus triste. Qu'importe que la vie soit sombre, elle aussi, si notre cœur, attaché à un idéal qui est le devoir ou l'amour du beau, ne voit que le rayonnement du but auquel il s'est dévoué !

Qu'importe que dans notre existence il y ait de noirs nuages perpétuels, si notre âme possède un seul point lumineux qui la guide, l'éclaire et l'inonde de douce espérance !

NECKER.

LAFAYETTE.

LOUIS XVI

MIRABEAU

BAILLY

ABBÉ GRÉGOIRE.

MARIE ANTOINETTE.

RABAUT ST. ETIENNE.

ROBESPIERRE.

SIEYES.

CAMILLE DESMOULINS.

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE LA RÉVOLUTION DE 1793

NAPOLÉON LEGENDRE

Je le voyais, dans ma jeunesse, diseur de bons mots, très entouré, fort joli garçon, toujours bien mis, et je me figurais qu'il était né sous une étoile spécialement chargée de le conduire à travers les obstacles. Combien je me trompais ! Sa vie a été semée de contretemps, de déboires, de surprises pénibles. Croyez-donc aux étoiles maintenant !

Dès qu'il manifesta des goûts littéraires, il passa parmi nous pour un juge en ces matières. Ce n'est pas cela, toutefois, qui captive la fortune. Il cultiva aussi la musique ; autre emploi du temps qui ne mène pas au Pactole. Avec tout ce qu'il fallait pour plaire, il n'attirait pas les écus Son tempérammment heureux n'en souffrit pas trop—mais il était gêné et ne s'accommodait qu'à demi de cette situation. De nombreuses amitiés l'ont consolé, du reste, dans ces jours d'attente et de douce résignation. Savoir attendre est l'art de parvenir, dit le proverbe. A force de travailler et de braver le destin, il vit poindre une aurore favorable — et chose assez rare — il se voua plus que jamais à la culture de son talent favori, car il a plusieurs talents, comme chacun sait. La Société Royale l'a eu au nombre de ses membres fondateurs ; elle l'a encore puisqu'elle vient de l'élire vice-président de sa première section. Ses quarante-sept ans lui promettent de longues années d'activité intellectuelle.

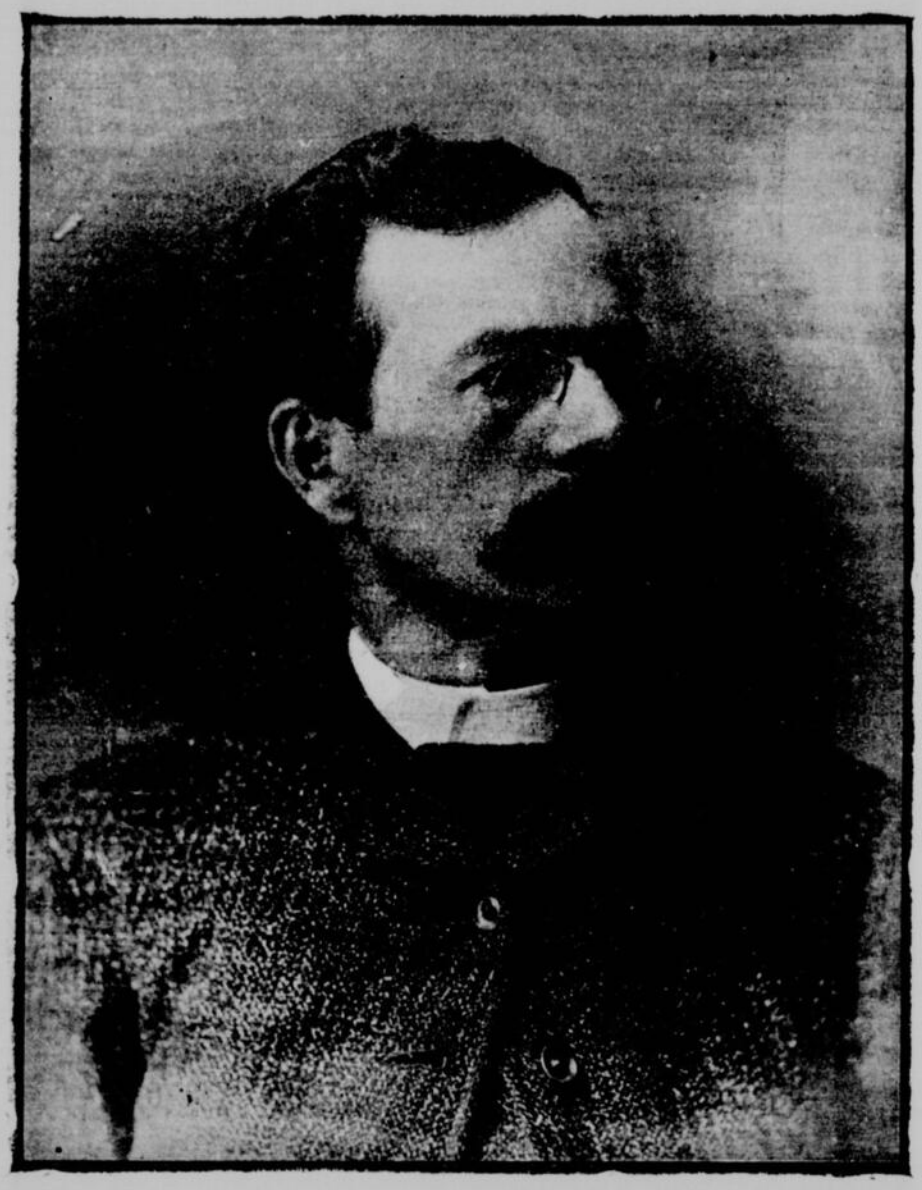
Sous sa plume, le vers coule de source. C'est un poète sans fanfare. La nature parle en lui et par lui Le labeur n'est pas visible dans ses strophes, mais il a dû beaucoup travailler pour en arriver à dire si nettement dans le langage rhythmé et rimé ce que la prose elle-même exprime si difficilement. C'est maintenant une ressource acquise en lui, et il traite son sujet avec l'aisance du cavalier qui a dompté un cheval capricieux.

Après avoir été avocat, il est dans les papiers du gouvernement. Employé. Hé, oui ! de deux manières : le jour il gagne son pain ; le soir il fournit sa part à la bibliothèque nationale en composant des récits, des bluettes, des chansons, qui s'entassent et font des volumes. C'est beau d'avoir de l'esprit et du talent, et surtout de s'en servir ainsi. Je serais tenté de faire la connaissance de Legendre si je n'avais vu son étoile, il y a vingt-cinq ans, et si je n'étais pas en droit de lui dire depuis lors : " Homme aimable, voulez-vous que je te tutoie ? "

Madame Legendre (mademoiselle Marie-Louise Dupré) a partagé la bonne ou la mauvaise fortune de son mari, le sourire sur les lèvres, le récomfort dans le cœur. Avis aux amoureux qui cherchent des modèles.

Avis aux garçons d'à présent. Qu'ils songent à travailler, ils feront leur chemin. Ne sonnez pas la note de la désespérance lorsque vous avez devant vous un exemple de courage comme celui de Legendre et de plusieurs autres de nos compatriotes, arrivés aujourd'hui au sommet des honneurs, après des jours de luttes et de pénibles mécomptes. Un nom honorable, lié à un talent reconnu, n'est-ce pas le plus bel avenir qu'un Canadien puisse rêver ?

CHARLES AMEAU.



NAPOLÉON LEGENDRE, vice-président de la Société Royale du Canada (section française)
Photographie Livernois

LE CAPITAINE DE " L'ALBATROS "

Certes, nous n'aimions pas le capitaine Récat. Fier avec ses matelots et peu communicatif, il passait des journées entières sans desserrer les dents, sinon pour jeter un commandement, un juron ou une punition.

Ses commandements étaient brefs, ses jurons courts. Quant aux punitions, il ne les ménageait pas. Il semblait que ce fût une loi pour lui d'en distribuer à la volée. Justes ou injustes, attrappe. Chacun de nous avait eu occasion de le maudire vingt fois depuis qu'il commandait l'*Albatros*, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans la marine du commerce un équipage plus rudement mené que le sien.

Non seulement il épuisait sur notre dos toutes les rigueurs réglementaires, mais encore il en inventait de nouvelles. Celle qu'il imagina pour Zani, le Maltais, un bon garçon que nous aimions tous, fut effroyable. Il s'agissait cependant d'une peccadille, je ne sais plus trop quoi. Ce Maltais était bon marin, quoique mauvaise tête, et il ne se mettait pas souvent dans le cas d'être puni.

—Zani, dit le capitaine Récat, huit jours de fer.

La peine était hors de proportion avec le délit, qui ne méritait qu'une simple réprimande. Zani réclama :

—Vingt coups de garcette ! dit le capitaine.

On prit Zani, qui se débattait ; on lui enleva sa vareuse et sa chemise, et le capitaine Récat, saisissant un filin garni de nœuds, fit siffler lui-même la corde en l'air et laboura le dos et les reins du pauvre diable. Chaque coup laissait une longue meurtrissure rouge et arrachait une lanière de peau au coupable.

Le Maltais, dont la chair était à vif, poussait des cris de rage. Quand ce fut fini :

—Jetez cet homme à fond de cale, dit le capitaine. Les fers aux pieds et aux mains, et puis, qu'il crie, donnez-lui une litière de noix de galles.

Un lit en noix de galles, c'est comme qui dirait un nid en noyaux de pêche, avec cette différence que les noix ont des aspérités plus aiguës. A chaque mouvement que le malheureux faisait, ses meurtrissures s'avivaient. Ce n'était plus une punition, cela ; c'était un vrai supplice. Nous en fûmes tous indignés. Il s'en fallut de peu qu'une révolte n'éclatât. La main nous démangeait de jeter le capitaine par-dessus bord aux requins qui valaient mieux que lui. Ce n'était pas, du reste, la première fois que cette tentation nous prenait, mais le premier moment de colère passé, on réfléchit ; on ne veut pas s'attirer de mauvaises affaires. Nous nous calmions donc et nous obéissons.

Cependant, quand nous vîmes le Maltais sortir de la cale après quinze jours de fers, sa punition ayant été doublée parce qu'il se plaignait toujours, quand nous vîmes le regard de haine qu'il darda vers la cabine de Récat, nous eûmes peur pour le capitaine et nous essayâmes de raisonner Zani.

Peine perdue.

—Je saigne encore ! nous répondit-il simplement.

Une heure après, Récat vint faire un tour sur le pont. Il passa près de Zani et le regarda en souriant d'un air narquois. Zani ne broncha pas ; mais, quand le capitaine fut passé, le Maltais s'élança derrière lui, marchant dans ses pas. Tout à coup, il cria :

—Tiens, misérable !

Récat se retourna brusquement et fit face au matelot ; mais aussitôt on vit luire une lame dans la main levée du Maltais, une lame qui s'enfonça toute entière dans la poitrine de son bourreau.

Le capitaine tomba raide mort. Nous accourûmes.

—Qu'as-tu fait, Zani !

—N'avais-je pas le droit de me venger et de vous venger tous ? Ce n'est pas un homme que j'ai tué, c'est une bête féroce.

Nous pensions bien comme lui ; néanmoins, quelque chose d'humain tressaillait en nous et nous gênait. Aussi, quand Zani nous dit :

—Jetons cette charogne à l'eau.

L'un de nous répondit :

—C'était le capitaine tout de même ; il faut lui rendre les honneurs.

Le Maltais haussa les épaules et se retira à l'arrière du bâtiment.

Quand un matelot est mort on le coud dans un sac avec du lest au pied, on le place sur une planche à bascule, et c'est vite fini. Pour le capitaine, on voulut faire mieux. Il y avait à bord de grandes caisses longues : on en prit une qui servit de bière et, du côté où se trouvaient les pieds, on attacha un lingot de fer que nous crûmes assez lourd pour entraîner le tout au fond de l'eau. Nous nous rangeâmes autour du cercueil, tête nue. L'un de nous récita le *Pater* et seulement les premiers mots du *De profundis*, parce qu'il ne savait pas la fin, et la bière glissa dans la mer.

Alors, il se passa quelque chose qui nous remplit d'épouvante.

Le cercueil, qui s'était d'abord enfoncé, revint aussitôt à la surface. La partie où se trouvait la tête du capitaine émergeait seule hors de l'eau, et, bien que l'on fut seulement en présence d'un bout de planche, nos imaginations surexcitées voyaient nettement le visage terrifiant du mort. Un frisson nous secoua jusqu'aux moëlles ; nous ne pouvions détacher nos yeux de cet affreux spectacle. Pous-

sée par le remous, la bière s'engagea dans le sillage l'*Albatros*, et, ce fut le comble de l'horreur, le cadavre du capitaine se mit à suivre son navire.

Une heure durant, longue comme un siècle, le mort nous poursuivit. Au commencement, il était tout près de nous, face à face avec son assassin, et le Maltais, dont la rage n'était pas encore tombée, se penchait sur le bordage, défiait le cadavre, l'écume aux lèvres, l'injuriait, lui montrait le poing. Il nous semblait que nous assistions à un sacrilège.

Puis la surexcitation de Zani disparut, et comme nous, il eut peur. Il criait :

—C'est moi que le mort attend. Délivrez-moi Une barque à la mer ; brisez ce cercueil.

Mais nul d'entre nous ne se sentait l'âme assez forte pour braver, le mort, le capitaine, qui, vivant, nous faisait tous trembler. Nous subîmes cette chasse effrayante donnée par le cadavre, et plus d'un pensa qu'il y avait là quelque chose de surnaturel et qu'il nous arriverait malheur.

Enfin le cercueil resta en arrière et disparut. Nous poussâmes un soupir de soulagement.

—Triple ration d'eau-de-vie à tout le monde, cria Zani.

Le fait est que nous avions besoin de nous donner un peu de cœur. Une acclamation salua la proposition du Maltais. Quand on eut pris les trois rations, on en redemanda tant et si bien qu'aucun de nous ne pourrait dire comment le navire a marché pendant la nuit qui suivit la mort de Récat.

Nous n'avions plus de commandement et personne ne voulait en assumer la responsabilité, Zani me l'offrait, je lui répondis :

—Non, car, si j'étais capitaine, mon devoir m'obligerait à te mettre aux fers et à te livrer à la justice dans le premier port où nous toucherions. C'est toi qui as fait le mal. C'est à toi à en supporter les conséquences. Tu es bon marin. Conduis-nous.

On trouva que j'avais raison, et Zani accepta d'être notre chef, à la condition toutefois que nous garderions le silence sur le drame dont nous avions été témoins et que la mort de Récat serait attribuée à un coup de sang.

Nous poursuivîmes notre route ; mais quelque chose de fatal planait sur nous et, à partir de ce jour, rien ne nous réussit.

On remarqua que bientôt le capitaine changeait à vue d'œil. Lui, qui naguère était un joyeux compagnon, faisant gaiement son service à bord, chantant du matin au soir, il devenait triste, sombre, muet. Ses traits se tiraient. Un feu étrange brillait dans ses grands yeux. Sa voix se faisait brève et rude. Une idée fixe le minait. Il s'en ouvrit à moi. En prenant possession de la cabine du capitaine, il avait trouvé dans les papiers de Récat des lettres que la femme et les enfants du mort lui adressaient. Elles étaient si douces, si tendres, ces lettres, que c'était à fendre l'âme. Et Zani ne pouvait détacher sa pensée de cette femme veuve par sa faute, de ces enfants que son crime avait faits orphelins.

Son caractère devint irascible et bizarre. Un jour il nous maltraitait si rudement qu'on regrettait presque Récat ; le lendemain, il nous faisait verser de l'eau-de-vie à tire-larigot, et il se grisait avec nous pour oublier.

Cependant, nous avions débarqué notre cargaison à Marseille et nous revenions avec chargement de chanvre pour Calcutta. Comme nous entrions dans la mer des Indes, une tempête nous surprit. Une effroyable tempête. L'*Albatros* dansait terriblement. Des paquets de mer balayaient le pont à chaque instant. Zani s'était amarré au pied du grand mât et j'étais à côté de lui, me retenant de mon mieux à un cordage, lorsque tout à coup le navire fut presque couché à bâbord. Un énorme paquet d'eau arrivait par tribord. Ce n'était pas le premier que nous essuyions, et celui-là ne nous aurait pas effrayés plus que les autres, s'il n'avait été marqué par un phénomène surnaturel.

Dans la vague, qui sauta pardessus le pont, nous inondant d'eau salée jusqu'à mi-corps, nous fouettant le visage de son écume, nous vîmes passer, j'en frémis encore, le cercueil du capitaine Récat.

Zani se mit à claquer des dents.

—Le mort ! fit-il, le mort vient me chercher !

Je n'étais pas rassuré non plus et je croyais comme lui que notre dernier jour était venu ; mais, n'ayant pas d'assassinat à me reprocher, j'avais moins peur tout de même.

La tempête se calma, du moins sur la mer, car elle resta dans le cœur et dans l'esprit du pauvre Zani. Le soleil eut beau reparaître, la vague eut beau se faire molle et berceuse, le Maltais resta en proie à un trouble maladif. En le voyant toujours agité, les yeux hagards, claquant une fièvre perpétuelle, j'ai compris ce que c'est que le remords et le bonheur qu'il y a à rester honnête homme.

Quand le capitaine est comme fou, l'équipage n'est pas à la fête. Six semaines durant, nous endurâmes les vexations, les bizarreries du Maltais. C'était à n'y pas tenir. Il ne savait plus ni ce qu'il voulait, ni où il allait. Il nous punissait sans cesse sans raison, poussé par une folie méchante. Trois fois il nous fit changer de route, si bien que nous nous demandions quand cela finirait.

J'avais été son confident pendant quelque temps : mais maintenant il ne me racontait plus son secret. A quoi bon ! Je le devinais. Je le lisais sur son visage, chaque jour plus altéré. Il pensait à la vengeance qui le poursuivait.

Cependant, un jour, las de cette existence nous délibérions pour savoir s'il ne convenait pas de déposer le capitaine, qui ne tenait son commandement que de notre volonté, et qui compromettait, par ses folies, l'existence du navire et les intérêts des armateurs et de l'équipage. Nous venions de nous mettre d'accord sur la nécessité de cette solution, lorsque Zani fit irruption sur le pont, plus terrible à voir, plus égaré que jamais.

—Là ! là ! fit-il, en nous désignant du doigt un point noir sur l'eau bleue.

Nous regardâmes à l'endroit qu'il nous montrait, et nous aperçûmes le cercueil du capitaine Récat, qui semblait venir au devant de nous.

—Cette fois, dit Zani, c'est fini. Je demande pardon à Dieu, à la veuve et aux enfants. De vous, mes amis, j'implore un nouveau service. Puisque le mort vient encore me chercher, livrez-moi à lui.

Nous nous reculâmes et nous refusâmes d'obéir.

Alors Zani fut pris d'une espèce de transport. Il nous injuria. Il nous traita de lâches, de faux amis, de traîtres. Personne de nous ne se fâcha des injures de ce fou. D'ailleurs, nous étions terrifiés par la vue du cercueil qui s'approchait toujours.

Déjà il n'était plus qu'à une petite distance de l'*Albatros*. A ce moment, Zani poussa un grand cri, escalada le bordage et se précipita à la mer.

Une minute après, il était arrivé près du cercueil qu'il embrassait convulsivement, et nous l'entendions qui disait au mort :

—Venge-toi ! venge-toi !

Les secousses furieuses qu'il imprimait à la bière détachèrent sans doute le lest insuffisant dont nous l'avions chargé ; car le cercueil, qui jusqu'alors s'était tenu debout, se coucha et Zani se trouva étendu sur la planche immobile comme une statue funéraire sur une tombe. Une mouette passa, s'abattit sur lui, et, d'un coup de bec, lui enleva un œil. Presque en même temps, l'eau se gonfla et nous vîmes émerger le dos d'un requin qui replongea après avoir fait au Maltais une horrible amputation.

Zani ne bougeait plus.

Le mort était satisfait. Il s'éloigna avec sa proie, et nous ne l'avons plus revu. ST-JUIRS.

REVUE GENERALE

Les Hongrois à l'Exposition de Paris.—M. Alfred Le Ghait, ambassadeur belge à Washington.—La campagne anti-esclavagiste.—Conversion au catholicisme de l'impératrice douairière Victoria.—Fondation de la "Tenants' Defence League" en Irlande.

Un parti de Hongrois, fort de 850 hommes et femmes, est arrivé à Paris, afin de visiter la grande Exposition. Ils ont eu une réception enthousiaste de la part des Parisiens ; qu'il suffise de dire que depuis la gare jusqu'à la rue de Lyon ce n'a été, pendant plus d'une heure, que de vifs bravos lancés par les Français à l'adresse de leurs visiteurs.

A la gare, aussitôt que le train fut en vue, les musiciens du Forer Poldi se mirent à jouer la marche de Rachoczy. Les passagers, de leur côté, agitaient aux portières des wagons les couleurs de la France.

Dès que les Hongrois eurent mis pied à terre, ils furent reçus par des délégués du conseil municipal de Paris, de délégués de l'Association littéraire internationale, un bon nombre des membres de la délégation française envoyée en Hongrie, il y a trois ans, et par les tziganes de Szegedin.

MM. Boll, au nom du conseil municipal, F. de Lesseps, ancien président de la délégation française en Hongrie, et de Ratisbonne, prononcèrent chacun un discours à l'adresse des arrivants.

M. Ignace Helfey, député hongrois, remercia d'une voix émue, au nom de ses compatriotes, la délégation pour ses paroles sympathiques, disant : "Je vous remercie de l'accueil touchant que vous nous faites en ce moment. Nous sommes ici huit cent cinquante appartenant à toutes les classes, à toutes les religions, venus, comme vous l'avez dit, pour assister à l'exposition du travail et du génie français. C'est une même pensée de reconnaissance et d'amitié pour votre pays qui nous a unis. Le cœur n'a qu'une politique, celle du sentiment. Nos sentiments ne peuvent changer et ils ne changeront jamais."

La ville de Paris a donné un grand bal au palais de l'Industrie ; il y eut réception officielle à l'Hôtel-de-Ville, et dans la soirée représentation de gala à l'Opéra-Comique. Les Hongrois n'ont pas cru devoir laisser Paris sans aller au Panthéon déposer des couronnes de fleurs sur la tombe de Victor Hugo, poète qui a laissé chez eux un souvenir ineffaçable.

*** La Belgique vient de nommer M. Alfred Le Ghait envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès des États-Unis. Le nouvel ambassadeur est né à Bruxelles en 1842, et c'est en cette ville aussi qu'il a fait ses études.

Il entra dans la carrière diplomatique en 1865, et il occupa diverses positions dans le département des affaires étrangères pendant cinq ans. En 1870, il est fait secrétaire de la légation belge à Florence, et plus tard à Rome, quand l'Italie changea sa capitale. C'est Rome qu'il vient de laisser pour venir en Amérique. Afin de reconnaître ses hautes capacités, le roi Humbert, avant le départ de M. Le Ghait, lui a conféré le cordon de son ordre.

On fait de grands éloges de l'habileté du nouvel ambassadeur. C'est, de plus, dit-on, un amateur d'art très enthousiaste.

*** Le cardinal de Lavigerie continue toujours, avec ardeur, sa campagne anti-esclavagiste.

Le congrès international organisé par lui et qui devait se réunir à Lucerne, a été remis à une date postérieure, vu que plusieurs délégués français ne pouvaient y assister au jour d'abord désigné.

Lorsque toutes les puissances se seront entendues dans ce congrès pacifique sur une base commune pour atteindre le but, il est à espérer qu'un vigoureux coup sera porté à la traite des noirs, qui se fait encore de nos jours sur une grande échelle dans le Soudan, la Haute-Egypte, le Haut-Congo, et dans les possessions anglaises et allemandes des rives de l'ilet africain

Heureusement, disons-le ici, la vente des esclaves est disparue de l'Algérie, de Tunis, du Cap de Bonne-Espérance, du Sénégal et du Bas-Congo.

Tout homme, quelque soit la couleur de sa peau, doit être libre. L'esclavage doit être du passé, et avant peu elle le sera, espérons-le. Le dix-neuvième siècle doit donner la liberté à tous les pays et à tous les peuples.

*** Suivant une prédiction, l'Angleterre, qui avait mérité dans l'antiquité le surnom d'île des saints, en raison de la piété de ses habitants, doit redevenir catholique.

A en juger par les conversions nombreuses qui ont eu lieu depuis un certain nombre d'années, nous sommes portés à croire qu'elle va se réaliser. Après avoir vu la conversion de plusieurs ministres anglicans, du cardinal Newman, du duc de Norfolk, du marquis de Ripon, nous venons d'assister à celle de l'impératrice douairière Victoria, fille aînée de la reine Victoria et veuve de l'empereur Frédéric, récemment décédé. Ce dernier coup a été terrible pour les protestants, quoiqu'ils s'y attendaient quelque peu. Peut-être l'avenir leur ménage-t-il de nouvelles surprises encore plus grandes.

L'impératrice Victoria est une femme distinguée qui mérite l'estime de tous comme épouse, mère et souveraine. Et sa conversion ne manquera pas de produire un grand effet sur son entourage.

*** On n'ignore pas que la ligue agraire d'Irlande a été abolie par ordre du parlement anglais, il y a quelques mois. On déclarait cette société dangereuse pour la paix intérieure, et en conséquence on en défendit les réunions. Depuis cette époque, les patriotes Irlandais se trouvaient sans aucune société. C'était une cause de faiblesse pour leur parti. Aussi viennent-ils de jeter les bases d'une nouvelle ligue (Tenants' Defence League).

C'est le 22 de juillet que les membres du parti irlandais en ont jeté les prémices. Elle se donne pour programme à suivre la défense des tenanciers contre les landlords, d'établir un taux raisonnable pour les fermages, de faciliter l'achat des terres par les fermiers etc.

Les tenanciers faisant partie de la ligue seront défendus par elle, à même ses fonds. L'admission des membres est contrôlée par le conseil. Chaque associé doit payer au moins un louis sterling par année. Ceux souscrivant dix louis et plus peuvent être élus membres honoraires.

Cette société, contrairement à l'autre, ne verra pas son existence abrégée par l'Angleterre, vu que ses règlements ont été approuvés par d'éminents avocats.

Les efforts faits par les Irlandais pour avoir le *home rule* sont au-dessus de tout éloge, et il est à espérer qu'ils seront enfin couronnés de succès. En attendant : Vive l'Irlande !

G. A. Dumont

BERCEUSE

Toi dont l'âme à peine éclose,
—Petit ange aux yeux si doux—
Se berse en un songe rose,
Dors en paix sur mes genoux.

Comme un rayon de l'aurore
Empourprant l'azur du ciel,
Ton front serein porte encore
Le sceau du souffle immortel.

Tes yeux sont pleins de sourires,
Ta lèvre ouverte aux baisers,
Et si parfois tu soupires,
Tes pleurs sont vite apaisés.

Près de nous, ta vie est douce :
Pour épargner à tes pas
La plus légère secousse,
Vers toi se tendent nos bras.

Enfant, plus tard, sur la terre,
Tu marcheras ton chemin,
Peut-être loin de ta mère
Et sans l'appui de sa main.

Alors, le long de la route,
Si ta force fait défaut,
Dans la crainte ou dans le doute,
Lève tes regards en haut.

Dieu sur nous veille sans cesse,
Et, quand tu prieras vers lui,
Sois certain que sa tendresse
Te prêteras son appui.

Ta paupière reste close,
Petit ange aux yeux si doux !
Bercé dans un songe rose,
Dors en paix sur mes genoux !

NAPOLEON LEGENDRE.

NOS GRAVURES

L'ANGELUS

Le soir approche ; le soleil, déjà au-dessous de l'horizon, éclaire encore d'une lumière chaude et dorée la partie inférieure du ciel et la grande plaine cultivée qui s'étend au loin.

La campagne respire déjà le calme mystérieux qui accompagne la fin du jour.

Au premier plan, dans un champ de pommes de terre qu'ils étaient occupés à récolter, deux jeunes gens, un jeune paysan et sa compagne, ont interrompu leur travail. Ils se tiennent debout, se détachant en vigueur sur le fond lumineux du ciel. Le jeune homme s'est découvert et exprime par sa pose un sentiment de naïf et touchant respect. Il tient entre ses mains son béret contre sa poitrine et s'incline. La jeune fille a les mains jointes, relevées près de son visage. Tous deux baissent la tête ; ils se recueillent et adressent au Créateur une muette prière.... C'est que l'Angelus tinte au loin au clocher de l'église du village, qu'on aperçoit à l'horizon sur le ciel lumineux doré par le soleil couchant.

Un profond sentiment religieux émane de ce tableau célèbre, dont on dit qu'il est *le plus beau tableau de l'école moderne*, et qui est certainement le chef d'œuvre de Millet.

Ce tableau vient d'être vendu plus de cent mille piastres.

LE MARIAGE ROYAL — DESCRIPTION DES FÊTES

Le mariage de la princesse Louise-Victoria-Alexandra-Dagmar de Galles, avec Alexander-William-Georges Duff, comte de Fife et vicomte MacDuff, a eu lieu le 27 juillet dernier.

Cent cinquante mille personnes se pressaient sur les rues pour assister au défilé du cortège, de la résidence Malborough au Palais. Sept équipages superbes suivaient l'escorte des gardes à cheval. Dans le premier étaient les princesses Victoria et Maud de Galles et leurs frères, les princes Albert, Victor et Georges. Dans le second étaient la princesse de Galles et son frère, le prince de la couronne du Danemark. Le prince de Galles et la princesse Louise, la fiancé, occupaient l'équipage de la reine ; le roi de Grèce et les autres notables étaient dans les autres voitures.

A la chapelle du Palais attendaient le marquis et la marquise de Salisbury, M. et Mme Gladstone, un grand nombre de lords, de princes et de princesses. La reine Victoria prit un siège à la gauche de l'autel, ayant le grand duc de Hesse à sa gauche, un peu en avant, et le roi des Grecs en arrière d'elle, la princesse Louise à droite de ce dernier.

M. H. Farquhar agissait comme père du comte de Fife. Le fiancé portait son uniforme blanc de colonel du *First Banff Artillery*. La princesse Louise, la fiancée, entra, appuyée sur le bras de son père, le prince de Galles. Huit princesses agissaient comme filles d'honneur, et chacune d'elles portait un collier de perles, un bracelet en or et un bouquet de boutons de roses sur le côté de la chevelure. Le prince de Galles était vêtu d'un uniforme écarlate de maréchal, avec gants blancs.

La fiancée avait une robe en satin blanc et point de gaze. La longue traîne en satin blanc uni avait cinq plis en satin et aucun autre ornement. Elle était fixée au corps par un V ouvrant sur le devant et un autre V en dentelle tombant en arrière. Les manches étaient tout en dentelles et le devant du corps en était aussi recouvert. Sur l'épaule gauche était un petit bouquet de fleurs d'oranger, fixé par une guirlande de boutons de roses et de feuilles, un autre bouquet au milieu du V et deux guirlandes tombant au milieu des plis sur le côté droit de la robe ; le côté opposé était orné de fleurs d'oranger. Le voile avait une broderie en dentelle, le centre était uni et émaillé de petites fleurs. La fiancée avait un collier de perles autour du cou.

L'office, présidé par l'archevêque de Canterbury, dura trente-cinq minutes, puis la reine embrassa sa petite-fille sur les deux joues et donna sa main à baiser au comte de Fife. Le cortège sortit de la chapelle aux accords de la marche nuptiale de Mendelsshon, et se rendit au déjeûner.

Le gâteau de noces pesait cent cinquante livres, il était très élevé et avait cinq pieds et demi de diamètre.

LA RÉVOLUTION DE 1793

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui les portraits de quelques personnages de la Révolution sur lesquels, il y a bientôt cent ans passés, le monde avait les yeux fixés.

A cette époque, en effet, la France, en proie à la plus affreuse anarchie, souffrait de la part de ceux qui la gouvernaient alors, d'une tyrannie mille fois plus odieuse et plus exécrable que celle des rois qu'ils venaient de renverser.

Alors parurent ces monstres à la face humaine qui s'appelaient Robespierre, Marat, Danton et tant d'autres. Cependant, au milieu de l'affollement général parurent des esprits vastes et élevés, aux larges vues et aux dessins généreux qui, malheureusement, franchirent le but qu'ils visaient et qui à la fin, se trouvèrent emporter par le torrent dont ils avaient rompu les digues dans le dessein unique d'apaiser les colères.

Nous donnons donc aujourd'hui à nos lecteurs les portraits de ces hommes remarquables uniquement à titre de curiosité, et sans aucun esprit de parti laissant à chacun le soin de peser en soi la valeur de ces esprits maintenant disparus du monde et sur lesquels, du reste, l'histoire a porté son jugement immuable.

BIBLIOGRAPHIE

Nos paroisses : L'Isle Verte. Un vol. de 250 pages, par Chs-A. Gauvreau.

M. Charles-A. Gauvreau, un des rares travailleurs parmi les jeunes, a entrepris l'histoire de toutes les paroisses du comté de Témiscouata. Il débute par l'histoire de l'Isle Verte, un coquet village à cent cinquante mille de Québec.

Cette histoire qui est aussi complète qu'on peut la désirer—elle embrasse les temps primitifs, nous fait connaître les sauvages qui en furent les premiers habitants, fournit une liste des premiers seigneurs de l'Isle Verte, des missionnaires qui y portèrent leurs pas avant l'ouverture de ce siècle, puis une autre nomenclature, avec esquisses biographiques des prêtres qui ont desservi cette grande paroisse jusqu'à nos jours, un récit assez détaillé des événements contemporains dignes de remarque—est contenue dans ce joli volume.

Cette étude, qui a demandé d'assez longues recherches, est écrite avec une simplicité de style qui n'exclut pas l'élégance et surtout avec un grand respect pour la vérité historique.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu le 3 août, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	20,324....	$50.00
2e prix	No.	22,412....	25.00
3e prix	No.	17,520....	15.00
4e prix	No.	27,965....	10.00
5e prix	No.	28,706....	5.00
6e prix	No.	6,284....	4.00
7e prix	No.	12,174....	3.00
8e prix	No.	8,851....	2.00

Les numeros suivants ont gagné une piastre chacun :

482	3,401	10,670	15,660	22,712	27,559
1,306	3,838	11,046	16,235	22,959	27,611
1,591	4,266	11,600	16,448	23,127	27,624
1,622	4,762	11,956	16,619	23,388	27,703
1,629	5,457	12,547	16,808	23,514	28,050
1,795	7,319	13,149	17,405	23,717	28,137
1,973	7,342	13,491	17,577	24,488	28,556
2,038	7,981	13,701	17,697	24,526	30,298
2,116	8,182	13,777	18,112	25,129	30,477
2,716	8,389	14,322	19,599	25,273	30,479
2,830	8,591	14,999	19,682	25,309	30,899
2,978	8,656	15,198	21,526	26,827	31,404
3,060	8,731	15,371	21,874	26,828	31,745
3,110	9,247	15,421	22,333	27,176	31,916
3,144	10,409				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

L'ALPHABET FRANÇAIS.

En feuilletant l'album d'une jolie femme, il m'est par hasard tombé sous les yeux cet alphabet original, dont les maximes pourront servir à chacun.

Je les transcris tel que trouvées.

A vant tout, sachez que l'honnêteté est la mère du succès.
B aissez vos prétentions et vous élèverez vos mérites.
C omptez sur vous seuls, jamais sur vos amis.
D étournez vos ennemis par une conduite irréprochable.
E tayez vos jugements sur la droite raison.
F aites le bien sans calcul, c'est le meilleur placement.
G randissez avec les difficultés ; vous en triompherez.
H ypocrisie et lâcheté sont synonymes.
I nterrogez les livres, ils vous répondront.
J ugez vos semblables en bien, il est toujours temps de voir le mal.
K ant le philosophe, professait l'observation de soi-même.
L aissez faire l'envie, elle proclame vos mérites.
M odérez vos colères, elles ne poussent à rien.
N e frappez jamais une femme, même avec une fleur.
O ubliez les outrages et notez les bienfaits.
P assez sur les choses petites occupez-vous des grandes.
Q ui bat une femme, méprise sa mère.
R egardez vos actes avant de juger les autres.
S achez vous taire à propos, le monde est un perfide.
T riompher de vous-même avant de vouloir triompher des autres.
U nissez vos efforts à ceux de tout homme de bien.
V oyez qui vous entoure avant de parler.
X antipe, la méchante femme, a fait de Socrate un modèle de douceur.
Y ankee est synonyme de ruse, j'en sais bon nombre qui le sont sur ce point.
Z èle et courage, telle doit être notre devise.
W hig veut dire : " We hope in God, " faites de même.

T. C.

—Un journaliste de Charletown, Ile du Pince-Edouard, M. W. Desbrisay, vient de se faire catholique. Il était un ritualiste outré.

—Un inventeur de Minnesota fabrique des habits faits de papier. Le papier est rendu aussi doux que le drap, et le froid ne peut pénétrer à travers.

AVIS AU MERE. -- Le Sirop Calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants, est le médicament recommandés par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852

(Premier prix)

LORGE & CIE.,

CHAPELIERS ET MANCHONNIERS

21, rue Saint - Laurent

MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 : fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paril (France).

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

10917

VOUS CONSERVEREZ VOS FORCES

EN FAISANT USAGE DU

JOHNSTON'S FLUID BEEF.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital	$15,000,000
Fonds accumulés	17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE - DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE — JOSEPH CORBEIL

SIROP

ANTI - BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes attaquées des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démange ons de toutes sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIE EN 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de Jonas

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) **MONTREAL**

Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

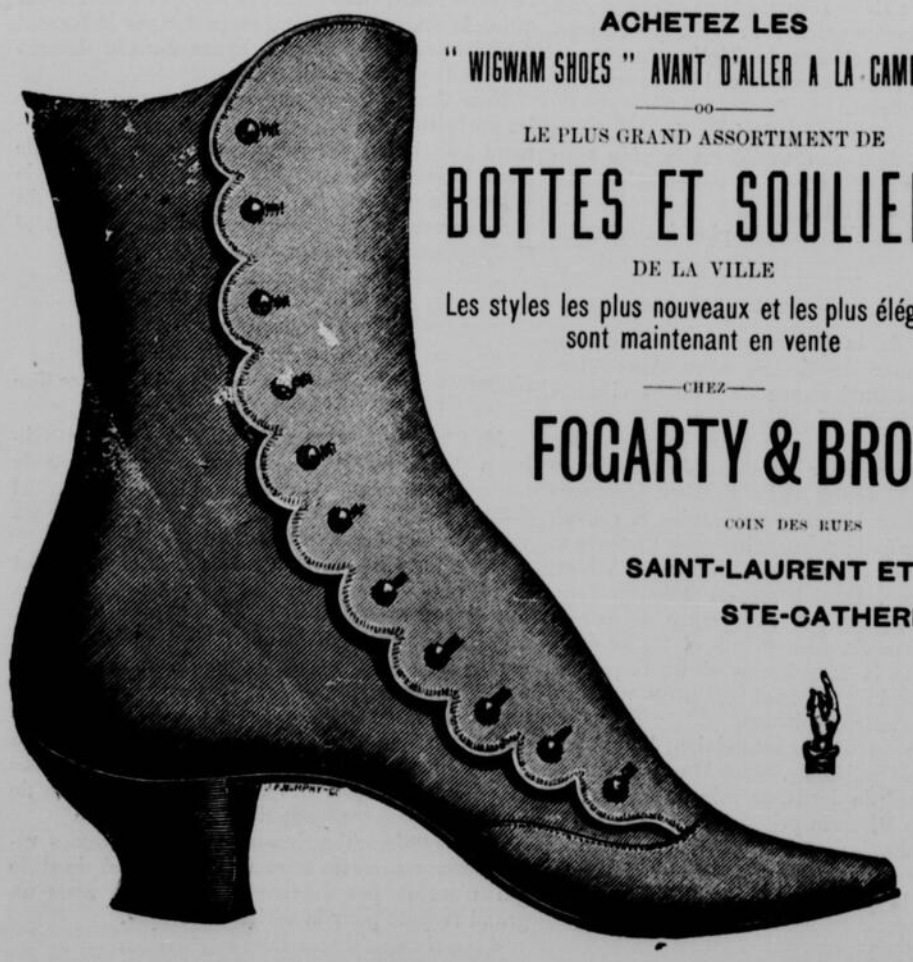
Montréal, 9 mai.

Certificat.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. Laferrière, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

CHAUSSURES EN KID : $1.00



ACHETEZ LES

" WIGWAM SHOES " AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants sont maintenant en vente

—CHEZ—

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET STE-CATHERINE

CHAUSSURES EN KID : $1.00